

# Voyage au bout de la haine... avec Louis-Ferdinand Céline

Propos recueillis par Madeleine Chapsal, publié le 14/06/1957, mis à jour le 05/12/2017 à 15:00



Louis-Ferdinand Céline, interviewé en 1957 pour la sortie d'*Un Château l'autre* par Pierre Dumayet pour l'ORTF.

Ina

**En 1957, Céline sortait *D'Un Château l'autre*, son nouveau livre, sur son exil à Sigmaringen. L'occasion d'une interview musclée pour L'Express, un incroyable document.**

Louis-Ferdinand Céline publie ce mois-ci un livre de 600 pages, *D'un château l'autre*, où il vomit, dans un flot de rancœur et de points de suspension ses souvenirs de guerre. Après son exode à Sigmaringen, où il se trouva en même temps que Pétain, Laval, Brinon, Abetz, après son internement de dix-huit mois au Danemark, où il s'enfuit, le voilà à soixante-trois ans dans son pavillon de Meudon, amnistié après une faible condamnation (un an de prison par contumace), vivant maigrement de son activité de médecin et n'en finissant pas de son voyage au bout de la haine.

A Renée

Mien amical

hommage et souvenir  
d'une très aimable

D'UN CHÂTEAU *soirée*  
L'AUTRE

UF Celine

L'édition originale dédicacée d'Un Château l'autre.

Edition-originale.com

Céline. Pour les moins de trente ans, rien. Pour les plus de trente ans, un monument souillé de boue, l'auteur d'un chef-d'oeuvre que l'on fit l'erreur de prendre pour l'expression d'une révolte: "Voyage au bout de la nuit". Ce n'était que l'explosion d'un dégoût de l'homme, ce gros cochon qui se vautre et qu'il faut dresser, dresser, L'armée allemande s'y entendait. Elle eut droit à toute sa considération.

L.-F. Céline a parlé devant nous "pour que Gallimard me donne une avance".

Ses réponses - ou plutôt son monologue - éclairent crûment les mécanismes mentaux de ceux qui, à son image, ont choisi de mépriser l'homme. L'aveu de son formidable échec, la pitié que peut aujourd'hui inspirer cette face, presque impersonnelle à force d'avoir été dénudée par l'existence, ne doivent ni ne peuvent faire oublier que d'autres rêvent de cette victoire sur l'esprit que l'on nomme fascisme.

**L'EXPRESS. - Nous sommes venus parler de votre nouveau livre.**

**Céline.** - Parler d'un livre, c'est toujours l'impuissance.

**L'EXPRESS. - Je dois vous dire que nous l'avons lu.**

**Céline.** - Vous ne l'avez pas lu tellement bien parce qu'il s'est produit un bafouillage. J'ai donné le manuscrit, et puis le manuscrit, pour quelle raison, s'est éparpillé, et je ne l'ai pas retrouvé. Je l'ai retrouvé tout à fait transbahuté, ils avaient mis le commencement à la fin... Je présume qu'on s'en est emparé à la N.R.F., il est passé dans divers bureaux et ensuite on a essayé de rattraper les chapitres. Et puis on les a mélangés, et puis on ne savait plus ce qu'est devenu ceci, cela. Enfin, ce chef-d'oeuvre, on l'a remis en place tant bien que mal.

**L'EXPRESS. - Vous l'avez relu depuis?**

**Céline.** - Et comment! Il y a des fautes. Il y en aura toujours, parce que c'est très difficile qu'il n'y en ait pas, vu que c'est plein de trucs, des trucs de style. Il y a des mots à la place d'autres. Les imprimeurs et les typographes prennent un début de phrase et le terminent comme ils le termineraient eux; ce n'est pas comme ça que ça va. Il y a un petit truc dedans. Ce n'est jamais le vrai mot qui est à sa place. Eux mettent le vrai mot, normal, logique, le mot que mettrait Paul Bourget. Paul Bourget... c'est lui qui dirige la littérature française! Le mot qu'on attend. Dans les journaux aussi, il faut que vous donniez au lecteur ce qu'il attend...

**L'EXPRESS. - Ce n'est pas obligatoire...**

**Céline.** - Si, c'est comme dans les livres... Qu'est-ce qu'il veut votre lecteur? Que je dise des choses qui ne le froissent pas. Est-ce que vous êtes là pour parler littérature ou politique?

**L'EXPRESS. - De tout. Voulez-vous nous dire d'abord comment vous écrivez?**

**Céline.** - Je suis un styliste, si je peux dire, un maniaque du style, c'est-à-dire que je m'amuse à faire des petites choses. On demande énormément à un homme, or il ne peut pas beaucoup. La

grosse illusion du monde moderne, c'est de demander à l'homme d'être à chaque fois un Lavoisier ou un Pasteur, de tout faire basculer d'un coup. Il ne peut pas! Un type qui trouve un petit quelque chose de nouveau, c'est déjà beaucoup, il est déjà fatigué. Il en a pour la vie. On parle de "messages". Je n'envoie pas des messages au monde. L'Encyclopédie est énorme, c'est rempli de messages. Il n'y a rien de plus vulgaire, il y en a des kilomètres et des tonnes, et des philosophies, des façons de voir le monde...

**L'EXPRESS. - Alors vous diriez que vous avez surtout apporté?**

**Céline. -** Oh! un petit rien du tout.

**L'EXPRESS. - Comment le voyez-vous, ce que vous avez inventé?**

**Céline. -** Une certaine musique, une certaine petite musique introduite dans le style, et puis c'est tout. C'est tout. L'histoire, mon Dieu, elle est très accessoire. C'est le style qui est intéressant. Les peintres se sont débarrassés du sujet, une cruche, ou un pot, ou une pomme, ou n'importe quoi, c'est la façon de le rendre qui compte. La vie a voulu que je me place dans des circonstances, dans des situations délicates. Alors j'ai tenté de les rendre de la façon la plus amusante possible, j'ai dû me faire mémorialiste, pour ne pas embêter si possible le lecteur. Et ceci dans un ton que j'ai cru différent des autres, puisque je ne peux pas faire tout à fait comme les autres. Je n'écris pas en chinois. Mais je suis un petit peu différent. Alors que tous ces autres qui se croient très différents, ils ne le sont pas du tout. Il y en a plein l'Encyclopédie, des autres. J'ai mon dictionnaire, énorme, et tous sont dedans. Je les y retrouve.

**L'EXPRESS. - Vous dites que vous avez surtout inventé un style; cela intéresse les gens qui s'occupent de la littérature en tant que telle. Mais il y a aussi les lecteurs qui achètent votre livre à cause de l'histoire.**

**Céline. -** Ça, c'est la mercière. Quand vous n'avez pas atteint la mercière, vous n'avez pas atteint les grands tirages. La mercière va acheter M. Daninos, va acheter Mme Delly. Tout cela, ça existe, c'est l'histoire, la bonne histoire. En un mot, c'est la série noire, c'est le fait divers que vous avez chez vous très bien fait, un peu brodé. Ça, ça intéresse le public. Le public s'intéresse à la voiture, à l'alcool et aux vacances. Nous sommes champions du monde d'alcoolisme, nous buvons 1.200 milliards d'alcool par an. Il n'y a pas de consommation supérieure. De ce côté-là, nous tenons. Et puis il y a la voiture. Chaque Français aura bientôt sa voiture. Et le cinéma fait le reste. On apprend à vivre au cinéma. Et puis vos journaux instruisent sur la vie. Aujourd'hui on ne va pas lire Balzac pour apprendre ce que c'est qu'un médecin de campagne ou un avare. On trouve ça dans vos journaux, dans les hebdomadaires. Les jeunes filles apprennent la vie dans les hebdomadaires et au cinéma. Alors, qu'est ce que vient foutre un livre? Avant on y apprenait la vie, dans un livre. C'est pourquoi on empêchait les jeunes filles de lire les romans. Les maris surveillaient les lectures de leurs femmes. Mais maintenant les bonnes histoires, il y en a plein dans les journaux: sur l'infirmerie spéciale du dépôt, sur l'asile d'aliénés, n'importe quel canard bien fait en contient mille. Ça ne présente aucun intérêt pour la littérature, c'est le sujet.

**L'EXPRESS. - Quand les lecteurs ont acheté *Voyage au bout de la nuit*, ils n'ont pas acheté un nouveau style, ils ont acheté une histoire.**

**Céline. -** Pas du tout. Ils ont acheté un scandale. Le scandale avait été fait par Daudet. J'ai bénéficié du moment où les critiques qui avaient de l'autorité n'étaient pas morts. Aujourd'hui

il n'y a plus de voix comme Daudet, comme Descaves, même comme Ajalbert. Alors j'ai profité de ce moment-là... Daudet, lui, il m'avait senti. Daudet savait. Maintenant personne ne sait plus. Daudet avait senti quelque chose, une petite musique, connue il avait senti Proust. Alors il a dit: "Là il y a quelque chose". Il a parlé.

**L'EXPRESS. - J'ai lu *Voyage au bout de la nuit* avant la guerre, je ne l'ai pas acheté sur un scandale.**

**Céline.** - Vous avez suivi la foule. Vous êtes à une époque de pléthore littéraire. Maintenant il y a tellement de gens qui ont de l'instruction supérieure, quiconque a son brevet ou sa licence peut faire un roman. C'est la lettre à la petite cousine en plus grand. Il y en a partout. Je ne connais pas un notaire, un médecin qui n'ait un roman dans son tiroir.

**L'EXPRESS. - La quatrième passion des Français?**

**Céline.** - Oui mais sous la dépendance de la machine à laver. La femme se dit: "Pour avoir une machine à laver, quelque chose de bien, ça coûte 200,000 francs". Elle y pense, et comme elle est femme, elle ne dira pas qu'elle y pense. Le jeune homme sait écrire, il a écrit des articles de-ci de-là. Elle pense à sa machine à laver. Un beau jour elle regarde les devantures et dit: "Tiens, Mlle Sagan a fait paraître son livre, on en parle beaucoup. Il se vend 500 francs. Combien touche-t-elle par livre? 20%. Ah, 100 francs par livre? " Elle pense toujours à sa fameuse machine à laver. Et elle lui dit: "Ecoute, toi tu ne pourrais pas?... - "Oh moi, non tu sais. - Oh si, tout de même tu pourrais très bien faire un roman comme elle. Je l'ai lu, ce n'est pas extraordinaire". Alors, hop! Un roman de plus, ça y est! Il part chez Gallimard, Gallimard en a 400 dans ses caisses chaque année. Il les fout à la Seine. Personne ne les lit. Ils ne valent ni mieux ni moins que ceux de Mlle Sagan, mais ils ne sont pas sortis. C'est la loterie.

**L'EXPRESS. - Parmi les écrivains d'aujourd'hui, en voyez-vous qui aient une musique, eux aussi?**

**Céline.** - Je ne peux pas vous dire parce que du moment que l'on écrit soi-même, on devient très partial. On a ses mécanismes, on est essentiellement mauvais critique. Au fond, tout ce qui n'écrit pas comme soi, c'est de la merde. C'est grotesque. Et je m'en rends très bien compte. Mais d'autre part tout ce qui n'écrit pas comme vous vous gêne. Sans ça, l'on n'est pas du métier.

**L'EXPRESS. - Et à votre avis n'y a-t-il personne qui écrive comme vous?**

**Céline.** - Si, il y a des gens qui ont fouillonné, dans le même sens, qui ont été sensibles aux mêmes choses. Ça demande un certain raffinement plus que de la brutalité, un raffinement infini et une horrible ténacité. C'est comme si un histologiste ne s'occupait que des colorants. Il y en a. C'est du raffinement histologique. Ils disent: "Qu'il s'agisse d'une cellule de foie ou d'un neurone, peu importe, ce qui m'intéresse, c'est les colorants". Il y avait Paul Morand dans ses débuts, il y avait Barbusse dans "Le Feu", qui ont essayé tout ça. Il y avait Ramuz en Suisse. Ce sont des types qui ont été intéressés par ces problèmes-là. Les autres, mon Dieu, il y en a peut-être qui décrivent des choses formidables, je ne sais pas. Ce sont des choses qui ne m'intéressent pas. Je ne suis intéressé que par les colorants. A l'heure actuelle, quelle femme sait faire la différence entre la dentelle et la broderie, qui est-ce qui sait reconnaître un point d'Alençon d'un point de Valenciennes? Personne. Qui connaît le vieil anglais? Personne. Je sais, j'ai été élevé là-dedans. Qui est-ce qui en anatomie connaît bien un genou, une cheville? La dissection? Personne. Vous comprenez, il faut être raffiné.

Mais ce ne sont pas des choses qui intéressent vos lecteurs. Non, le lecteur veut manger des légumes bien cuits, bien servis, le plat préparé, avec sa bonne ratatouille habituelle.

**L'EXPRESS. - Pour qui écrivez-vous?**

**Céline.** - Je n'écris pas pour quelqu'un. C'est la dernière des choses, s'abaisser à ça. On écrit pour la chose en elle-même.

**L'EXPRESS. - Vous vous adressez aux gens pourtant. Vous leur parlez, les interpellez, vous vous excusez de les oublier.**

**Céline.** - C'est un truc. En vérité je les méprise. Ce qu'ils pensent et ce qu'ils ne pensent pas... Si vous vous occupez de ce qu'ils pensent vous avez affaire à des lecteurs, au lecteur, c'est tout dire! Non, pas besoin, il lit, tant mieux, s'il n'aime pas, tant pis!

**L'EXPRESS. - Vous avez toujours écrit pour la chose en soi?**

**Céline.** - Toujours.

**L'EXPRESS. - Même au temps du *Voyage*?**

**Céline.** - Toujours. J'ai écrit pour me payer un appartement. C'est simple: je suis né à une époque où on avait peur du terme. Maintenant on n'a plus peur du terme. Je me suis dit: c'est le moment du populisme. Dabit, tout ces gens-là produisaient des livres. Et j'ai dit: moi, je peux en faire autant. Ça me fera un appartement et je n'aurai plus l'emmerdement du terme. Sans ça je ne me serais jamais lancé. A l'heure actuelle, si on me faisait une rente, je ne me lancerais pas du tout. Je renoncerais à toute cette salade et je me reposerais. Tout le monde parle de la retraite à quarante-cinq ans. J'en ai soixante-trois.

**L'EXPRESS. - Il n'y a pas de retraite pour les écrivains!**

**Céline.** - Pour les médecins si, à soixante-cinq ans. J'ai trente-cinq ans de pratique.

**L'EXPRESS. - Vous croyez que vous pourriez vous arrêter?**

**Céline.** - Et comment! J'ai une balle dans la tête et j'ai le bras en morceaux. Je suis invalide à 75%. Alors ça suffit. J'ai fait deux guerres. Je suis engagé volontaire de la classe 12.

**L'EXPRESS. - Pourtant vous avez l'air d'aimer la littérature, quand vous en parlez ...**

**Céline.** - Oh non! Je n'aime pas en parler. J'en parle parce que je voudrais bien toucher une avance de Gallimard. J'en parle parce que c'est le commerce, qu'il faut que je paye cette maison horrible qui coûte horriblement cher, que je nettoie moi-même à l'aspirateur, dont je fais moi-même les carreaux, où je fais la cuisine et tout le bazar. Et voyez-vous, je n'y mets aucune coquetterie. Alors ça, cette petite histoire, même ce petit fanatisme stylique, rhétorique, ne me possède pas au point que je n'y renoncerais pas. Si votre journal m'offrait une rente à vie de 100.000 francs par mois, je renonce à tout, oui, j'interdis qu'on m'imprime, avec plaisir, avec joie!

**L'EXPRESS. - Vous écrivez au début de votre prochain livre que vous regrettez le "Voyage" que ce fut le point de départ, l'origine de tous vos ennuis.**

**Céline. -** De tout l'emmerdement, oui, quand le livre est sorti, j'ai été emmerdé. Céline est le nom de ma mère. Je croyais passer inaperçu. Je croyais faire l'argent de l'appartement, me retirer de l'affaire et continuer la médecine. Mais j'ai été découvert par un journal qui s'appelait *Cyrano*, qui a fini par me trouver après m'avoir cherché. A partir de ce moment la vie devenait impossible, la vie médicale je veux dire. Qui écrit n'est pas un médecin sérieux. Et puis j'ai été emmerdé parce qu'à ce moment-là Clichy n'était pas communiste. Or moi, je travaillais pour la mairie qui, elle, était communiste. Je faisais les visites de nuit; pendant vingt-cinq ans j'ai été médecin de nuit, c'est-à-dire que l'ambulance venait me chercher, j'allais voir les assassinés, les morts, les diphtériques, etc. J'étais catalogué comme faisant partie de la mairie. Pourtant je n'ai jamais voté de ma vie, mais enfin ... Donc les autres médecins qui étaient réactionnaires disaient: "*Ce cochon, il a travaillé avec la mairie communiste, dégueulasse!*". Il y a toujours lutte. En ce temps-là c'était la réaction contre la mairie, maintenant c'est la mairie contre la réaction! Demain ça sera je ne sais pas quoi. Ça m'a rendu la vie impossible. Et puis le temps a passé. On m'a accusé aussi d'être antimilitariste. Tout ce qu'on dit... On dit n'importe quoi ...

**L'EXPRESS. - Dans *D'un château l'autre...* vous paraissez regrettez le *Voyage*, non seulement parce qu'il vous avait attiré des ennuis mais aussi parce que, dites-vous, les gens vous jettent toujours leur admiration pour le *Voyage* à la tête.**

**Céline. -** Oui là aussi, ils m'emmerdent. Dans le *Voyage*, je fais encore certains sacrifices à la littérature, la "bonne littérature". On trouve encore de la phrase bien filée. A mon sens, au point de vue technique, c'est un peu attardé.

**L'EXPRESS. - Vous trouvez que vous allez plus loin dans votre nouveau livre?**

**Céline. -** Oui. Au point de vue libération technique et stylistique, c'est plus catégorique, c'est pas du tout empêtré de clichés, n'est-ce pas? C'est pas comme M. Billy...

**L'EXPRESS. - Vous dites que le sujet ne vous intéresse pas et pourtant sur la guerre de 14 ce sont des histoires formidables dont vous avez choisi de parler?**

**Céline. -** Pas du tout. Je ne sais pas si Froissart (je cite des noms immenses, pas pour m'illustrer mais parce qu'ils me viennent à l'esprit), Joinville ou Commines ont fait exprès d'être mêlés aux événements qu'ils décrivent. Ils se sont trouvés là par la faute des circonstances historiques. Moi aussi je me suis trouvé dans une histoire. Je n'y tenais pas du tout à aller à Sigmaringen. Seulement, on voulait m'arracher les yeux à Paris. On voulait me tuer. Je me suis trouvé pris dans un tourbillon. A Sigmaringen, j'ai été en prison, en cellule, etc. Je me suis trouvé embarqué dans des aventures... Comme les journalistes. Nous sommes tous journalistes. Sans savoir ce qu'on vit. Le bonhomme à Alger, qui se trouve sur la place Pétain avec une bombe qui lui tombe dans la gueule, il est forcé de voir qu'il y a quelque chose qui se passe, il l'écrit à son journal. Je me suis trouvé embarqué chez Pétain, j'étais bien forcé de le voir. Ensuite on l'écrit, c'est plus commode. Il y a des types qui se tiennent la tête en disant: "*Je voudrais bien raconter une histoire*"... Si vous vous mettez dans un cas tout à fait singulier comme le mien d'être traqué, et pas à la rigolade, pas traqué par les "passions", mais traqué à vous faire empaler et déchieter ou condamner en tant que repris de justice par vos frères, évidemment vous avez une histoire toute faite, vous n'avez plus d'efforts à fournir. Il n'y a plus qu'une question de style qui se présente. Plus que la question d'agencement, d'architecture...

**L'EXPRESS. - Quand vous disiez que vos ennuis ont commencé en gros avec le *Voyage*, moi j'ai l'impression que c'est plutôt avec *Bagatelle pour un massacre*.**

**Céline.** - C'est peut-être le seul livre que j'aie écrit pour les Français, où je suis sorti de ma réserve personnelle. Je me suis dit - mais ça, votre secrétaire de rédaction ne le laissera pas passer, ils ne laissent jamais passer ça - je me suis dit: la France, nous sommes dans la merde, c'est évident, alors le petit poilu, qu'il reste tranquille, qu'il laisse les autres se démerder avec les Russes, - si on l'avait fait, l'Algérie n'aurait pas bougé. Nous l'aurions encore. S'il reste tranquille, nous garderons le prestige. Nous serons les grands vainqueurs, nous resterons les grands Français. Nous allons faire l'Europe. Oui je croyais qu'il fallait faire l'Europe. Et c'est bien ce qu'ils essaient de faire actuellement. Trop tard! L'histoire ne repasse pas les plats. Maintenant on ne peut pas faire l'Europe. Quand il y avait l'armée allemande, on pouvait la faire. Avec l'armée allemande, la dernière l'armée allemande. On l'a foutue en l'air. Cette grande victoire, ça a été de foutre l'armée allemande en l'air. Maintenant c'est fini, il n'y en a plus, Or on veut faire l'Europe. Avec quoi? Il n'y en a plus! Eh bien! moi je m'étais dit ça. Ça me paraissait ingénieux. Pour Hitler, je ne l'ai jamais aimé. Je lui ai dit merde dans *Bagatelle*. C'est un con comme un autre, mais il avait le virus. Comme Doriot, comme Mollet, comme Nasser, comme tous ces gens-là c'était un homme politique. "Homo politicus", c'est un cas spécial, bien connu. "*Je représente l'Europe!*". Entendu, mais il aurait été buté. On l'aurait sans doute buté quand il aurait eu rempli son rôle, et puis on l'aurait remplacé. Pourtant il faisait quelque chose de constitutif, il faisait l'Europe, et l'Europe franco-allemande. Bon. En plus je vous ferai remarquer gentiment que l'Allemagne était le dernier pays auprès duquel on avait du prestige. Maintenant nous nous faisons traiter de putains et de maquereaux. Ce prestige que nous avons, c'est au-dessous de tout. Il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là. Mais en Allemagne, on nous portait très haut. C'était terrible. Même le triste Daladier avait du prestige. Comme disait un Allemand "prodigieux historisme". Richelieu leur en avait mis plein la vue. Ils étaient bluffés. Le dernier peuple que nous bluffions, nous le foutons en l'air. Ce n'est pas les Anglais qui vont nous respecter, ni les Américains, ni personne! Après on prend la sébille: "*Un petit dollar, un petit machin...*".

L'Europe, c'était déjà mon calcul à moi, et je disais: "Je vais le dire, et ça va faire une grosse impression". Qu'est-ce que j'ai déclenché! Je me suis foutu dans une histoire effroyable! que je regrette, oh combien! Si j'avais su... Remarquez que j'ai failli foutre le camp à La Rochelle avec une ambulance de Sartrouville. Ils voulaient me la calotter, l'armée voulait me la prendre. Eh bien! j'ai résisté, j'ai voulu la ramener à Sartrouville, sans ça je serais parti à La Rochelle, il y avait des départs pour Londres. Surtout que je suis bien fautif parce que je parle l'anglais comme le français. C'est assez curieux. J'ai le don des langues, comme les portiers d'hôtel, comme les Russes! J'avais tout ce qu'il faut pour devenir intéressant, quand je vois des baveux qui parlent anglais comme des bêches... j'avais le don. J'ai cédé à une manie sacrificielle. C'est du masochisme, Je suis victime d'un masochisme. Je serais resté tranquille, j'aurais fait une glorieuse carrière, et puis voilà. Je suis devenu matière première de haine, raciste. "*Ah! celui-là, c'est un antijuif*". C'est de la blague.

**L'EXPRESS. - Pourtant vous avez écrit là-dessus des choses on ne peut plus nettes.**

**Céline.** - J'ai écrit des choses sur des juifs. J'ai dit qu'ils manigançaient une guerre, qu'ils voulaient se venger de Hitler. Bon. Ça ne nous regardait pas (le secrétaire de rédaction ne mettra pas ça non plus). C'est une affaire qui les regardait entre eux. Ils ont foutu l'armée française, quand elle a reçu cette formidable colique en 39... On n'envoie pas une armée victorieuse à la guerre. On sait qu'elle va être battue. Amenez les Russes en ce moment-ci à la guerre, ils seront



battus forcément. Une armée victorieuse est toujours battue quand elle se représente. Pourtant on l'a renvoyée à la guerre, elle s'est mobilisée avec honte, elle a foutu le camp, et la chiasse au cul, de Breda en Hollande à Bayonne. C'était une déculottée fantastique. Et alors cette déculottée, il a fallu la monter en victoire, toute l'histoire que vous connaissez (le secrétaire de rédaction ne passera pas ça non plus), et il n'empêche qu'au fond j'avais raison. J'ai tout à fait raison. Il y a un bonhomme qui est venu me voir dernièrement et qui a dit que j'ai des complexes. Non! C'est tous les autres qui ont des complexes pour moi. Si j'ai un complexe, c'est d'avoir été con par rapport à moi-même. Pauvre idiot, de me lancer dans une affaire comme ça alors que j'aurais pu faire comme tant d'autres! D'un côté ou de l'autre... C'est ce que me disait Marion: "*Si vous aviez pris la file de gauche, vous auriez un étage entier à "Excelsior" "*". Il me citait Barbusse: quand il arrivait à Moscou, on lui disait qui était à l'étage au-dessus, à l'étage en dessous. Et moi, nom de Dieu, à Sigmaringen, j'étais dans les chiottes, dans la merde jusqu'au cou, c'était effroyable. J'ai souffert comme personne et je souffre encore. Je crèverai dans la honte, l'ignominie et la pauvreté et tout ça par connerie. Le complexe que j'ai est d'avoir été con. Pour le reste, c'est les autres qui peuvent avoir des complexes.

### **L'EXPRESS. - Qui, les autres?**

**Céline.** - Tous ceux qui m'accablent, tout simplement, tous ceux qui ne me donnent pas le Nobel, tous ceux qui ne me donnent pas une rente, tous ceux qui ne me reçoivent pas à l'Académie avec trois bicornes, tous ceux qui me daubent, qui me crachent, tous ceux-là ont des complexes, nom de Dieu, et comme cons, et comme criminels. Deux complexes: comme cons parce qu'ils n'ont pas compris, et comme criminels parce que c'est moi la victime. Ce n'est pas à moi à avoir les complexes, c'est à eux. Les fautes sont en face, Nous avons un mythe qui était le mythe de 18: "*La France victorieuse, Foch, Pétain, etc.*" On a basculé le mythe: trouvons un nouveau mythe, de Gaulle vainqueur, etc. Les héros partout, la Résistance et machin chouette, C'est un nouveau mythe, c'est le mythe sur lequel vit le Français.

### **L'EXPRESS. - Que devrait-il faire le Français, à votre avis?**

**Céline.** - Rien du tout. Nous ne pouvons rien faire. Nous sommes 40 millions contre 3 milliards. C'est comme si les Deux-Sèvres déclaraient la guerre aux Bouches-du-Rhône. Quelle importance? Quand le mal viendra, sous la forme atomique, il n'y aura pas de comptes à rendre ni rien du tout. Ça se fera tout seul.

### **L'EXPRESS. - ... Et vous vous dites pacifiste, antimilitariste?**

**Céline.** - J'étais profondément contre la guerre et je l'ai faite. J'étais héros comme Darnand, comme des milliers d'autres. La France d'avant 14 et d'après 14, c'est différent. Avant 14, c'est des somnambules, après, c'est des analystes.

Alors ils tombent dans la série Sartre, Camus... Ils croient qu'il vaut mieux "penser". Tandis qu'en 14, il y avait un devoir, et on le faisait. Des choses que vous n'avez pas connues, vous êtes trop jeunes. Il y avait la vertu. Les femmes étaient vertueuses, les hommes étaient braves et travailleurs. Sans ça, c'était des monstres. Il y avait la putain, il y avait le bordel, on l'a supprimé aujourd'hui J'ai promené à travers le monde, parce que j'ai beaucoup voyagé, des missions de médecins sud-américains qui étaient bien intelligents et ils me disaient: "*La civilisation de l'Europe tient sur un trépied: un pied, c'est le bistrot, l'autre l'église et le troisième le bordel!*". Evidemment, un trépied, ça tient. On a supprimé le bordel, maintenant tout tombe. Alors pourquoi s'arrêteraient-ils en France, les étrangers? Il n'y a pas de bordel!

Comme ça on ne respecte plus nos femmes, nos filles. J'ai une fille de 25 ans, j'ai cinq petits-enfants, je suis un vieux bonhomme. J'étais marié, très richement d'ailleurs, chose curieuse. On ne respecte plus personne. Autrefois, avant 14, on disait: l'homme est naturellement cochon, il a toutes espèces de fantaisies de cochon; il va se les passer, il y a des maisons pour ça; il respecte sa femme et ses filles, et les autres les respectent. Maintenant il n'y a plus rien à respecter. Alors voilà, c'est encore une erreur de la Quatrième, dite République.

Autant de choses qu'il faut méditer. Ce n'est pas pour être imprimé.

**L'EXPRESS. - Ce sera imprimé.**

**Céline.** - On ne peut pas imprimer ça parce que ça révolte le lecteur. Le lecteur veut qu'on le promène par la main.

**L'EXPRESS. - Qu'est-ce que vous attendez de votre livre?**

**Céline.** - J'attends une avance de Gallimard, et c'est tout, c'est tout. Que ça me porte tranquillement, péniblement jusqu'à la retraite de médecin, qui est de 200.000 francs par an, puis je m'arrêterai là, je m'en irai dans un trou de campagne, je finirai là. Je n'écrirai plus rien.

Mais il faut que je fasse encore deux ans de travail, jusqu'à 65 ans.

**L'EXPRESS. - Vous referez un livre?**

**Céline.** - Oui, je ferai un livre. Pour Gallimard sans doute. Ce salaud ne veut pas me quitter. Je l'ai beaucoup engueulé, je l'ai traité de tous les noms. Il a un catalogue qui vaut d'être fusillé tous les jours. On peut le foutre en prison indéfiniment. Ça, ça ne me trouble pas. Il est venu un éditeur qui lui a dit: "*Je vous remplace auprès de Céline, je vous paie toutes ses dettes, je vous enlève tous ses livres, vous n'aurez plus affaire avec ce triste individu.*" Il n'a pas marché ...

Il n'a pas beaucoup d'écrivains dans la maison. Il reçoit des légumes cuits en quantité, ces tirages à la ligne, ces bons devoirs de plumitifs.

**L'EXPRESS. - Nous avons pensé publier des extraits de votre livre.**

**Céline.** - Oui, tant que vous voudrez. Plongez, piquez, parfaitement. Gallimard n'a rien à dire. Je vous donne l'autorisation. Publiez, publiez, n'hésitez pas.

J'aime autant vous dire aussi une chose, c'est que Hitler m'avait en exécration, à savoir qu'il m'a supprimé. J'étais publié au *Berliner Tagblatt*, un journal juif, et Hitler l'a supprimé. Il n'a jamais voulu en entendre parler. Pas plus que je n'ai écrit dans les cahiers franco-allemands, alors qu'il y a des tas de personnes qui y ont écrit. Je n'ai jamais touché un sou. Hitler, s'il avait vécu, m'aurait fusillé certainement. Les gens qui ne sont pas conformistes... Mais il n'a pas eu de chance, il a été buté avant moi.

**L'EXPRESS. - Oui, il l'a été.**

**Céline.** - On avait bien envie de le tuer avant. On aurait bien fait d'ailleurs parce que ça aurait arrangé plus vite les choses; comme on aurait mieux fait de signer la paix en 15 au lieu de 18.

J'ai connu l'armée de 14, j'ai fait face à l'armée de 14, je la connais. Je n'étais pas comme Malraux à courir après la division "Das Reich" quand elle fout le camp. J'étais devant les Allemands pour les arrêter. C'était tout de même une question de tripes. Ce n'était pas faire joujou. C'étaient des gens qui faisaient la guerre. Alors on ne pensait pas à rien d'autre qu'à avancer. Tandis que les autres...

**L'EXPRESS. - Vous dites que vous n'aimez pas la guerre. Et puis vous avez l'air de trouver que c'était beau?**

**Céline. -** C'était un ordre. Il n'y a plus d'ordre. Bravoure pour les hommes et vertu pour les femmes. Vous aviez un ordre. L'homme qui torture un prisonnier était fusillé immédiatement. Sévices contre un prisonnier, il était flanqué au mur. On n'en parlait plus. Le sadisme ne faisait pas partie de l'armée. Pas du tout. Le prisonnier, on lui offrait des cigarettes, la gamelle, et c'était fini. On estompait toute une partie monstrueuse.

**L'EXPRESS. - Vous n'imaginez pas qu'on puisse trouver mieux que l'ordre de la guerre?**

**Céline. -** C'est fini. Jamais.

**L'EXPRESS. - Vous avez l'air d'envisager que tout va finir dans une espèce d'éclatement atomique?**

**Céline. -** Pas besoin. Les Chinois n'ont qu'à avancer l'arme à la bretelle. Ils ont pour eux l'hydra viva, la natalité. Vous disparaissiez, vous race blanche. Dans le monde jaune, tout le monde disparaît, anthropologiquement. C'est comme ça. C'est le jaune qui est l'aubépine de la race. Tout ça, ce sont des fluorescences adventives. Mais le fond est jaune. Ce n'est pas une couleur, le blanc, c'est un fond de teint. La vraie couleur, c'est le jaune. Le Jaune a toutes les qualités qu'il faut pour devenir le roi de la terre.

**L'EXPRESS. - Ce n'est pas pour demain.**

**Céline. -** Ça peut aller vite.

**L'EXPRESS. - Ce n'est pas notre génération...**

**Céline. -** Pas sûr du tout. La galopade de 39 a duré vingt à trente jours. C'était vite fait. Vous vous retrouvez en Espagne très vite. Oh I ça peut être très vite fait. L'Express peut être supprimé...

**L'EXPRESS. - On a l'impression que vous prenez vos désirs pour des réalités.**

**Céline. -** Non, non. Ça vous gêne, vous, parce que vous raisonnez dans le confort intellectuel, Votre confort intellectuel veut que vous finissiez dans la peau d'un rentier à 80 ans, retraité par L'Express. C'est pas ça que vous pensez, vous? Moi, ça ne me gêne pas, j'ai fait mon temps. Je peux crever dans cinq minutes. Ça m'est égal. Mais vous n'avez pas fait le vôtre. Vous avez le rêve des hommes qui ont le lendemain qui chante. Seulement il n'y a pas de lendemains qui chantent pour la race blanche. Elle a trop fait chier le monde et le monde va la faire chier. Elle est dominée par l'hygiène. Les guerres autrefois ont toujours fini par les maladies; elles ne finissent plus par des maladies, elles finissent par la guerre.

**L'EXPRESS. - Il y a la maladie atomique.**

**Céline.** - Oui, mais qui fait foutre le camp aux gens. La crainte suffira à les faire foutre le camp.

**L'EXPRESS. - Quand les nuages vous atteindront...**

**Céline.** - Les nuages n'atteindront pas, parce que Mme Molotov et Mme Kroutchev parleront à leur mari et leur diront sur l'oreiller: *"Et alors tu déconnes, tu crois que les autres Américains n'en ont pas, ils en ont, qu'est-ce que tu fais de notre avenir... tu ne penses donc pas à la petite!"*. La peur suffira à amener les gens à composition. Vous verrez Paris en trois zones, zone américaine, zone russe, zone française: Montmartre.

Les Français, toujours larbins, iront faire les plumeaux et les pissotières pour qui voudra.

**L'EXPRESS. - Vous les voyez noirs les Français.**

**Céline.** - Oh! non, ils n'y sont pour rien. C'est l'hygiène. Pensez que, comme disait Napoléon, "la Chine est un géant qui dort; quand il remuera le petit doigt, il fera trembler le monde". Et en effet maintenant il lève le petit doigt. Il suffira qu'il s'ébranle. Ces masses faméliques se rueraient sur l'Europe. Il n'y a pas de pays comme ici. Les autres pays ne sont pas vivables. J'ai été dans les autres pays. La Russie? On crève de froid, il n'y a rien. On établit ces pauvres kolkhozes, ils ne peuvent pas produire, il fait trop froid. L'Afrique ne produit rien. Il fait trop chaud. Les bons climats comme ça, il n'y en a pas. Vous n'avez qu'à amener une division chinoise à Cognac, il faudra la changer tous les huit jours.

**L'EXPRESS. - L'homme n'est peut-être rien, mais les idées existent. La preuve, c'est que nous ne serions pas ici sans les idées, et pas seulement le style, que vous avez exprimés dans *Voyage au bout de la nuit*.**

**Céline.** - C'est facile, les idées, les idées... Ce n'est pas ça qui est intéressant, c'est le colorant. Moi, je ne m'intéresse qu'aux colorants. C'est tout. *"Brasser des idées"*, regardez l'Encyclopédie! Vous en brassez des idées!

**L'EXPRESS. - Vous en avez brassé comme tout le monde.**

**Céline.** - Comme véhicule. Tout le reste ne m'intéresse pas.

**L'EXPRESS. - Parmi les jeunes, vous ne voyez aucun romancier?**

**Céline.** - Non. Ils ne travaillent pas assez. Il faut travailler beaucoup. A une époque qui est partagée entre la télévision, la radio, les voyages, l'auto, vos documentaires, vos journaux admirablement documentés, les enquêtes médico-sociales, la police, on s'occupe de la bonne histoire. *Les Deux Magots* fourmillent de bonnes histoires.

Mais le style, c'est différent. On ne m'amène rien d'intéressant. Sinon je serais alerté. Je ne suis pas alerté.

**L'EXPRESS. - Alors, selon vous, depuis 1914, et votre jeunesse, tout dégénère? Plus de vertu, plus de sens du devoir, plus d'écrivains, plus de critiques? A la limite, plus de Français... Nous aimerions savoir quelle explication vous pouvez donner de ce phénomène,**

**que nous ne reconnaissons pas, mais qui doit certainement déprimer ceux qui l'admettent?**

**Céline.** - L'alcoolisme d'abord. Il y a 1.200 milliards d'alcool qui se boivent par an en France, Ça fait une belle éponge! Je connais les vertus de l'alcoolisme, l'impression de puissance. Très dangereux. L'impression de force. D'où toutes les redondances et prétentions. Ensuite on fume. 700 milliards par an. La fumée qui donne de fausses sensations poétiques et profondes, des idées fausses aussi. Je ne croirai qu'à un buveur d'eau. Et qui ne pense pas à roter et à digérer. Parce que les pieds sous la table... Il n'y a pas de famille sans le repas de midi. Donc on commence à bouffer, apéritif, on bouffe à midi, on rote, on ballonne, on pète, on fait un tas de trucs qui sont les phénomènes de la digestion. Chez un homme très abstinente, il n'y a que deux heures par jour sur vingt-quatre d'activité. C'est déjà beaucoup. Cette hygiène janséniste, personne ne veut s'y plier. Donc on va dans le monde. On proustise. Et le peuple copie le monde, ils proustisent, eux aussi. Tout ça abrutit le bonhomme. Il meurt sans avoir jamais pensé à rien. Il a pris parti. On se demande pour quoi, mais ça n'a pas d'importance. Il y en a plein l'Encyclopédie, des partisans. Mais la petite chose est trop humble, trop petite pour intéresser les gens. C'est à ce point que la dentelle, on a essayé de la faire revivre, personne ne veut plus la faire revivre. Depuis qu'il n'y a plus de couvents, il n'y a plus de dentelle. Mauriac n'était pas doué pour ça, il était doué pour être professeur d'école libre, et c'est tout. Un avoué de province, à l'ombre de la sacristie. D'ailleurs ces gens sont dans la vie, et si vous travaillez vous n'êtes pas dans la vie. C'est comme le vice. J'ai été dans le vice jusqu'au cou, dans la médecine jusqu'au cou et dans les bordels jusqu'au cou. Mais il faut en être sorti. C'est ce que disait Marie Bell: *"Toi, tu n'es pas vicieux, parce que si tu étais vicieux, tu ne décrirais pas le vice, tu serais dedans."* En n'étant pas dedans, vous le décrivez. C'est comme la politique. Ils sont dedans. Ils aiment les consommateurs. Ils sont dedans. Ils aiment leurs petits-enfants. Ils se font embrasser. Ils aiment une caresse dans leur chambre d'époux en disant: *"Ah! chérie, j'ai bien travaillé aujourd'hui."* On est consommateur. On a jouissé, on a éjaculé, on a fait des trucs de cochon, on est cochon comme les autres.

Moi je suis un médecin de banlieue très scrupuleux et très calme. Il faut être l'opposé de ce qu'on écrit, Voilà la surprise.

**L'EXPRESS.** - **Dans votre dernier livre, vous avez été plus loin, à votre avis, dans vos recherches?**

**Céline.** - Tous les auteurs disent: *"Je suis beaucoup mieux."* L'histoire *D'un Château l'autre* est singulière parce que c'est assez rigolo de voir 1.142 condamnés à mort français dans un petit bourg. Ça ne se voit pas souvent. C'est très rare d'être le mémorialiste de 1.142 condamnés à mort. Un tout petit bourg allemand hostile avec le monde entier contre soi. Parce que ceux de Buchenwald, tous les gens les attendaient pour les embrasser, leur donner la bise, tandis que ceux de Sigmaringen, le monde les traquait pour les étriper. C'est une situation assez curieuse, qui n'arrive pas souvent. C'est assez rigolo, 1.142 types cernés par la mort et qui cherchaient les uns et les autres, à désigner celui qui allait payer pour tout le monde! Et moi, j'étais dans ceux-là parce que j'étais antisémite. C'était quelque chose de particulier. *"Moi, j'étais collaborateur mais pas antisémite, mais lui, lui, celui-là, il était antisémite. Voilà, lui, on peut y aller, il va expier pour tout le monde."* Lâcheté, bonne vacherie humaine. Voyez le supplice de Damien, le régicide. Le mathématicien La Condamine était sur l'échafaud, et pendant que le supplicié parlait, il demandait aux aides-bourreaux: *"Qu'est-ce qu'il dit, qu'est-ce qu'il dit?"* Les aides s'agaçaient *"Foutez-le à la porte, celui-là, il nous emmerde"*, mais le bourreau: *"Non,*

*non, il faut le laisser, c'est un amateur."* Nous avons quantité d'amateurs. Bonne histoire pour le journal!

Mais vous ne pouvez pas en laisser grand-chose, parce que le secrétaire de la rédaction va tout arranger pour que ça plaise à Mauriac, que ça plaise à tous ces gens-là. Ça n'a pas d'importance d'ailleurs...

Je suis vieux et vous êtes jeunes. Vous allez au devant de la vie...

[https://www.lexpress.fr/culture/livre/voyage-au-bout-de-la-haine-avec-louis-ferdinand-celine\\_590832.html](https://www.lexpress.fr/culture/livre/voyage-au-bout-de-la-haine-avec-louis-ferdinand-celine_590832.html)